

Antoine Bello

Ada



folio

COLLECTION FOLIO

Antoine Bello

Ada

Gallimard

Couverture : Photo © Aleah Ford / Arcangel (détail).

© Éditions Gallimard, 2016.

Né à Boston en 1970, Antoine Bello vit à New York. Il a déjà publié aux Éditions Gallimard un recueil de nouvelles, *Les funambules*, récompensé par le prix littéraire de la Vocation Marcel Bleustein-Blanchet 1996, une trilogie : *Les falsificateurs*, *Les éclaireurs*, prix France-Culture-Télérama 2009, et *Les producteurs*, ainsi que plusieurs romans : *Éloge de la pièce manquante*, *Enquête sur la disparition d'Émilie Brunet*, *Mateo*, *Roman américain*, *Ada*, et *L'homme qui s'envola*.

Mercredi

1

— Elle a un nom de famille, cette Ada ? demanda Frank Logan en se frottant les yeux.

Il avait été tiré du lit à l'aube par un appel de sa patronne. Une collaboratrice d'une entreprise de Palo Alto située à deux pas de chez lui avait disparu ; pouvait-il s'arrêter sur le chemin du bureau et voir de quoi il retournait ? Frank avait raccroché en maugréant puis enfilé ses vêtements dans le noir afin de ne pas réveiller son épouse. Vingt minutes plus tard, il se garait devant un blockhaus de verre anonyme. Parker Dunn, le président de Turing Corp., l'attendait en faisant les cent pas sur le perron. Il avait escorté Frank jusqu'à son bureau, un doigt sur les lèvres pour lui imposer le silence dans les couloirs.

— Non, pas de nom de famille. Juste Ada.

Frank, qui était en train de mélanger son café, leva un sourcil interrogateur.

— Ada n'est pas une employée comme les autres, précisa Dunn. C'est une intelligence artificielle.

— Vous voulez dire un androïde ?

Frank avait vu *Blade Runner* à sa sortie en 1982. Il en gardait deux souvenirs : 1) Harrison Ford pour-

chassait des robots d'apparence humaine ; 2) il n'avait rien compris au film.

— Non, répondit patiemment Dunn qui avait dû essayer cette question cent fois. Ada n'a pas d'enveloppe physique, c'est un programme informatique.

— Un programme qui sert à quoi ?

— Je n'ai pas le droit de vous le dire.

— Je croyais que vous dirigiez la boutique !

— En effet, mais les statuts de l'entreprise m'interdisent de révéler son objet social sans l'accord des actionnaires.

— Même quand la personne qui pose les questions est inspecteur de police ?

— Même. Vous pensez bien que j'ai vérifié.

Frank but une rasade de son café, posa le gobelet en carton sur le bureau de Dunn et se leva.

— Dans ce cas, je ne vais pas vous retenir plus longtemps. Vous avez sûrement du travail.

— Attendez, s'écria Dunn en bondissant de son siège. Où allez-vous ?

— Enquêter sur la disparition d'une adolescente. Avec un peu de chance, les salopards qui l'ont kidnappée ne l'ont pas encore mise sur le trottoir.

— Enfin, je vous l'ai dit : les statuts de l'entreprise...

— Vous interdisent de révéler son objet social, j'ai compris.

— De toute façon, je ne vois pas pourquoi vous avez besoin de connaître la finalité d'Ada pour la retrouver.

— Vraiment ? Vous feriez un sacré détective.

Dunn avait mené assez de négociations dans sa

carrière pour reconnaître un bluffeur ; ce flic ne plaisantait pas.

— Ada est un ordinateur conçu pour imiter le fonctionnement du cerveau humain, expliqua-t-il. Elle parle, elle détecte les émotions de ses interlocuteurs, il lui arrive même de blaguer.

Frank se rassit, impassible, et reprit son café. Il ne se souvenait pas en avoir bu d'aussi bon depuis son séjour à Paris.

— Mais à quoi sert-elle ?

Dunn hésita une dernière fois pour la forme puis lâcha :

— Elle écrit des romans.

— Des romans ? Vous voulez rire ?

— Pas du tout. Oh, ce n'est pas encore de la grande littérature mais les premiers échantillons sont encourageants.

Dunn jeta ostensiblement un coup d'œil sur la pendule murale accrochée au-dessus de la porte.

— Écoutez, inspecteur, je ne veux pas vous bousculer mais Ada a disparu depuis plus d'une heure. Juste une idée en l'air : et si on recueillait des indices pendant que la piste est encore chaude ?

Frank acquiesça à regret. Les révélations de Dunn avaient éveillé sa curiosité. Il sortit son bloc-notes.

— Comment se présente Ada ? C'est un ordinateur ? Une clé USB ?

— Je vous l'ai dit, c'est un programme. Trop volumineux pour une clé USB mais assez compact pour tenir sur la plupart des disques durs qu'on trouve dans le commerce.

— Pardonnez ma question, mais n'a-t-elle pu s'autodétruire accidentellement ?

Dunn secoua la tête.

— Non. Elle a été volée, ça ne fait pas un pli. Le disque sur lequel elle se trouvait a été reformaté.

— Vous n'aviez pas de sauvegarde ?

— Une ici et deux à l'extérieur. Effacées toutes les trois, de même que les dizaines de versions intermédiaires qui traînaient sur les ordinateurs de la société. C'est du travail de pro.

— Mais qui a intérêt à voler un tel programme ? Un écrivain ? Un éditeur ?

Dunn dévisagea Frank pour voir s'il était sérieux.

— Spontanément, railla-t-il, j'aurais plutôt pensé à la mafia russe qu'à Stephen King ou J. K. Rowling, mais, vous l'avez dit vous-même, je ferais un piètre détective.

— La mafia ? Pourquoi s'intéresserait-elle à Ada ?

— Parce que nous avons englouti une blinde dans son développement. Cent cracks de l'informatique à plein-temps depuis quatre ans, je vous laisse faire le calcul.

Frank s'abstint. Il n'avait aucune idée du salaire des ingénieurs de la Silicon Valley. Quelque chose lui disait qu'il excédait largement le sien.

— Vous possédez des brevets ?

— Plus personne n'en dépose de nos jours. La concurrence les ignore et les pirates les copient.

Dunn n'avait pas plus tôt prononcé ces mots qu'il se rembrunit. Il venait de se souvenir que c'était lui qui avait déconseillé au conseil d'administration de chercher à protéger la propriété intellectuelle de Turing.

Frank souhaita voir où était conservée Ada. Ils traversèrent un vaste open space divisé en une cin-

quantaine de box individuels. Les premiers employés arrivaient, bien différents de l'archétype du programmeur de start-up : la moyenne d'âge dépassait les trente ans et les pantalons l'emportaient sur les shorts.

Parvenu devant une porte métallique, Dunn posa la dernière phalange de son index sur un capteur mural. La plaque noire s'illumina et déclencha l'ouverture du sas. Ils descendirent une quinzaine de marches pour déboucher dans un long couloir aveugle comportant six portes. Dunn s'arrêta devant la troisième et se prêta de nouveau au rituel des empreintes digitales.

— Bonjour Parker, dit une voix féminine. À mon signal, répète la phrase : « Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué. »

Dunn se tourna vers Frank d'un air gêné.

— Reconnaissance vocale. Une demande de notre assureur.

Il répéta le dicton en détachant chaque syllabe. La porte, massive comme le vantail d'une chambre forte, s'ouvrit dans un déclic. Les deux hommes pénétrèrent dans une pièce carrée, bétonnée du sol au plafond, dont les seuls éléments de mobilier étaient une armoire métallique, deux chaises et une table sur laquelle trônaient un clavier et l'unité centrale d'un ordinateur.

— C'est tout ? demanda Frank, un peu déçu.

— Oui. Ada s'exprime par synthèse vocale. Quand elle a besoin de montrer quelque chose, elle le projette sur l'écran géant.

Frank suivit des yeux la gaine bleue qui allait du moniteur à l'unité centrale. Un câble tout aussi anachronique reliait l'ordinateur au clavier.

— Par sécurité, les murs de la pièce sont traités de façon à bloquer les communications sans fil, indiqua Dunn. Vous me direz qu'un pirate a pu hacker notre réseau et remonter jusqu'à Ada...

Frank opina du chef comme si Dunn avait lu dans ses pensées, alors qu'il n'était même pas certain de connaître le sens du verbe « hacker ».

— Mais ? dit-il.

— Mais Ada n'était reliée ni au réseau ni à Internet.

Cette dernière précision étonna Frank. Sa voiture, son thermostat, son aspirateur étaient connectés à Internet bien qu'ils en eussent sûrement moins besoin qu'Ada. Dunn expliqua :

— Les AI sont encore au...

— Les AI ?

— Pardon, les intelligences artificielles sont encore au stade expérimental. On ne peut pas courir le risque de les libérer dans la nature.

Frank désigna une caméra de surveillance dont le champ englobait presque toute la pièce.

— J'imagine que vous avez visionné les enregistrements.

— Effacés. Les images s'arrêtent à minuit.

— Et vous avez constaté la disparition d'Ada à... ?

— 6 h 15. Ethan, mon associé, est un lève-tôt.

Frank hocha pensivement la tête. Il avait d'abord cru à une erreur : un technicien aurait appuyé par inadvertance sur le bouton rouge, comme lui-même avait détruit maints rapports en les faisant glisser dans la corbeille de son ordinateur. Après la démonstration de Dunn, le doute n'était toutefois plus permis : ils avaient affaire à un acte criminel.

2

Frank arriva au bureau vers 9 heures. Il travaillait depuis sept ans au sein de la Task Force for Missing Persons and Human Trafficking de San Jose. C'était — et de loin — le poste qu'il avait gardé le plus longtemps. Il avait commencé sa carrière en 1985 comme agent de police à Palo Alto, avant d'enchaîner des passages plus ou moins brefs aux mœurs, à la criminelle et aux stupéfiants.

La Californie s'est dotée d'unités spécialisées dans les disparitions et le trafic d'êtres humains en 2010, après que plusieurs cas sordides eurent exposé l'ampleur de ce fléau. 700 000 personnes disparaissent chaque année aux États-Unis. La plupart sont des fugueurs qui rentrent au bercail au bout d'un jour ou deux. Troubles psychiatriques, démence sénile et toxicomanie sont les causes les plus fréquentes chez les adultes. Une fois retirés les suicides au fond des bois, les aigrefins qui fuient leurs créanciers et les femmes qui cherchent à échapper à un ex envahissant, restent quelques centaines d'affaires qui font les choux gras des médias et le désespoir des familles.

Avec 10% de la population américaine, la Cali-

forne concentre entre 15 et 20% des cas de disparition du pays. Plusieurs facteurs expliquent cette surreprésentation : le pouvoir d'attraction de l'État, la densité de certains bassins de population (à commencer par Los Angeles) et un climat doux, propice aux escapades.

Le trafic humain, terme générique regroupant principalement le travail forcé et le proxénétisme, est à peine moins répandu. On estime que 15 000 travailleurs du sexe entrent chaque année aux États-Unis contre leur gré, le plus souvent sans savoir à quelles fins ils seront utilisés. Torture, pédophilie, trafic d'organes : les rares affaires rendues publiques offrent un aperçu terrifiant des turpitudes de l'âme humaine. Là encore, la Californie, capitale mondiale de l'industrie pornographique, paie un tribut particulièrement lourd.

Il y a une certaine logique à réunir personnes disparues et trafic humain au sein d'une même unité. Les victimes se recrutent parmi les mêmes populations fragilisées : immigrés, toxicos, adolescents en rupture de ban, autant de proies faciles pour les bandes organisées qui traînent devant les gares routières et les foyers d'accueil. La frontière entre les deux catégories est de surcroît mouvante : une gamine portée disparue à Santa Clara ressurgit un an plus tard dans un bordel à Reno ; un jeune Pakistanaï ayant survécu par miracle au prélèvement d'un rein se volatilise sans qu'on sache s'il a regagné son pays ou si ses bourreaux l'ont liquidé pour le réduire au silence.

L'essentiel des affaires dont s'occupait Frank avaient trait au trafic humain. De son passage à la

brigade des mœurs, il avait gardé des contacts précieux dans le monde de la nuit. Ses enfants étant élevés, les horaires irréguliers ne le dérangent pas. Il avait surtout le sentiment d'être utile, contrairement à ses collègues des personnes disparues qui, neuf fois sur dix, remuaient ciel et terre pour retrouver des ados enfermés dans une cave à fumer des pétards. Les domestiques philippines qui travaillaient sept jours sur sept pour un salaire de misère ou les filles qui faisaient trente passes par jour à l'arrière d'une camionnette en échange d'une dose de crack méritaient toutes d'être sauvées.

La prostitution est illégale en Californie comme dans le reste des États-Unis (Nevada excepté), ce qui ne veut pas dire que les forces de police déploient beaucoup d'énergie à poursuivre ceux qui s'y adonnent. Frank concentrait ses efforts sur les cas de proxénétisme, de pédophilie et d'importation illégale de travailleurs du sexe. Il comptait quelques belles arrestations à son actif. L'an dernier, il avait fait tomber pour fraude fiscale l'animateur d'un réseau de call-girls qui gérait ses affaires depuis un yacht aux Caraïbes. Ces jours-là, Frank rentrait un peu plus tôt à la maison, sortait le rocking-chair sur le porche et se balançait doucement jusqu'au soir, un sourire béat aux lèvres.

La *task force* était dirigée d'une main de fer par Karen Snyder, une avocate d'une quarantaine d'années dévorée d'ambition. Deux ans à peine après son arrivée, elle se préparait à annoncer sa candidature aux élections sénatoriales de Californie. Frank s'attendait à ce qu'elle reste en poste le plus longtemps possible afin de bénéficier de l'aura que confère

l'exercice de l'autorité dans l'inconscient républicain. Elle venait d'une famille de grands argentiers dont elle avait conservé le nom après son mariage. Son grand-père avait fait fortune après la guerre en rachetant des milliers d'hectares de vergers pour les revendre à prix d'or aux industriels de l'armement en quête de terrains pour leurs nouvelles usines. Afin d'asseoir sa respectabilité, Papy Snyder avait ensuite repris une petite banque de San Jose que son fils avait développée au point d'en faire l'un des plus gros employeurs du comté. Karen avait épousé William « Bill » Webster, un gestionnaire de patrimoine, dont il était déjà prévu qu'il succéderait au père de Karen quand celui-ci prendrait sa retraite.

Frank n'avait pas plus tôt posé ses affaires que son téléphone sonna. Sans même décrocher, il se dirigea docilement vers le bureau de Snyder qui, en patriicienne habituée à être obéie, ne s'étonna pas de le voir rappliquer aussi vite.

Elle fit signe à Frank de s'asseoir. Elle portait un tailleur aubergine qui soulignait sa ligne parfaite, résultat, s'il fallait en croire la rumeur, des efforts conjoints d'un diététicien et d'un préparateur physique. Son brushing blond, semblable à un casque de Playmobil, fascinait Frank, qui s'était solennellement promis de l'ébouriffer le jour de sa retraite. Le départ prochain de Snyder risquait de le forcer à précipiter ses plans.

— Merci d'avoir répondu présent ce matin, Logan. Je ne vous ai pas réveillé au moins ?

— Pensez-vous.

Snyder avait la réputation de travailler quatorze heures par jour. Quand elle voulait voir ses deux

Antoine Bello

Ada

Frank Logan, policier dans la Silicon Valley, est chargé d'une affaire un peu particulière : une intelligence artificielle révolutionnaire a disparu de la salle hermétique où elle était enfermée. Baptisé Ada, ce programme informatique a été conçu pour écrire des romans à l'eau de rose. Mais Ada a d'autres ambitions : elle parle, blague, détecte les émotions, et se pique de décrocher un jour le prix Pulitzer.

Au cours de son enquête, ce que Frank découvre sur les pouvoirs et les dangers de la technologie l'ébranle au point qu'il s'interroge : est-il vraiment souhaitable de retrouver Ada ?



Ada
Antoine Bello

Cette édition électronique du livre

Ada de Antoine Bello

a été réalisée le 25 avril 2018

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072762239 - Numéro d'édition : 327014).

Code Sodis : N93386 - ISBN : 9782072762260.

Numéro d'édition : 327017.